

Paula McGrath

LA FUITE EN HÉRITAGE

Roman



Quai Voltaire

LA FUITE
EN HÉRITAGE

DU MÊME AUTEUR

Génération
Quai Voltaire, 2017.

Paula McGrath

LA FUITE
EN HÉRITAGE

Roman

Traduit de l'anglais (Irlande) par Cécile Arnaud



Quai Voltaire

Ouvrage publié avec le soutien de Literature Ireland.



Titre original : *A History of Running Away*.

Publié pour la première fois en Grande-Bretagne par John Murray
chez Hachette UK Company, en 2017.

© Paula McGrath, 2017.

© La Table Ronde, 2019, pour la traduction française,
26, rue de Condé, Paris 6^e.

editionslatableronde.fr

À Pauline McGrath.

Dublin, 2012

ELLE commence à penser que cette réunion n'en finira jamais. Ils tournent en rond, en sachant pertinemment qu'ils n'arriveront à aucune conclusion. Comment le pourraient-ils ? La loi est la loi, et tant qu'elle ne changera pas, ils feront ce qu'ils ont toujours fait, c'est-à-dire de leur mieux. Sean ne se taira-t-il donc jamais ? Il ne connaît pas les détails ; personne ne les connaît. Tout ça n'est que conjectures. Aurait, aurait pu, aurait dû. Bravo, la formation scientifique.

Elle ne l'écoute plus. Les bandes de ciel entre les stores verticaux se sont obscurcies à mesure que les nuages s'amoncelaient en cette fin d'après-midi. L'orage éclatera sans doute avant ce soir, contrairement aux prévisions. S'ils voulaient bien en finir, elle réussirait peut-être à aller courir avant la pluie. Mais les réunions, elle le sait d'expérience, n'ont pas pour but d'aboutir à des conclusions. Elles font office de soupapes de sécurité, où s'expriment des frustrations qui sans elles risqueraient de se révéler dans des circonstances moins propices. Ça ne va malheureusement pas sans bla-bla. Venant toujours des mêmes : ceux qui adorent s'écouter parler. Elle ne s'y fera jamais. Quand on lui demande son avis, ou qu'elle a un avis à donner, elle l'expose en peu de mots, au point que ses contributions aux comptes rendus de réunion sont devenues

matière à plaisanterie : une page pour Sean, une ligne pour elle.

« La même chose pourrait nous arriver demain. Et alors quoi ? On n'est pas plus avancés. Personne n'a envie d'être embarqué dans un scénario pareil, pour finir devant la justice. Si la justice elle-même ne sait pas ce qu'elle veut, comment sommes-nous censés le savoir ? »

Et ainsi de suite. Ce dernier scandale médical est un sujet de préoccupation réel, qui la stresse autant que ses collègues. Le moral est bas au sein du personnel, et les arrêts maladie pour des pathologies liées à l'anxiété se multiplient. Mais plus que de l'inquiétude, elle ressent de la culpabilité. PMP, lui a dit l'une de ses patientes hier, quand son plateau de petit déjeuner a glissé par accident, aspergeant les draps de thé et de corn flakes. Elle a dû lui demander ce que ça signifiait : Pas Mon Problème, a répondu la jeune maman qui, de fait, allaitait son bébé, bien calée dans son lit. Il semble que le débat actuel ne sera bientôt plus son problème, à elle non plus.

Pour info : le poste est à vous. La lettre est au courrier. En espérant vous voir très vite à la tête de l'équipe, K.

Ken, le protégé de Jeffrey. Elle n'apprécie pas son petit « pour info » d'initié. Même l'expression l'irrite.

« Il est vrai que nous avons besoin de clarté », acquiesce-t-elle quand elle s'aperçoit que Sean la regarde. Mais sa tentative de montrer son soutien n'a pas l'effet escompté, puisqu'il se lance dans un long plaidoyer pro domo. Résignée, elle s'adosse à sa chaise avec cet air impassible qu'elle a perfectionné au fil de décennies passées à traiter du même sujet, dissimulant l'agacement que lui inspire une tirade aussi creuse et

son désir urgent de fuir ce débat inutile. Elle ne sait pas encore si elle ira jusqu'à quitter le pays.

Un soudain crépitement contre la vitre annonce la pluie, et le temps qu'elle s'échappe, il pleut à verse. La réunion seule n'explique pas son état de tension. Il y a aussi Jeffrey, et le caractère déstabilisant d'une relation longue distance. Même si, en vérité, sa fébrilité date d'avant Jeffrey. À un moment, au cours de l'année passée, la vie qui la satisfaisait depuis longtemps a commencé à révéler un manque... ou un trop-plein ? Elle se sent idiote de ne pas réussir à trancher. Comme parfois quand elle court et que, l'espace d'un instant de panique, elle ne sait plus si elle inspire ou expire. C'est peut-être même pour ça qu'elle a été si réceptive aux attentions de Jeffrey. Voilà une raison de plus pour angoisser.

Elle hèle un taxi et, à la seconde où elle monte dans le véhicule en tentant de fermer simultanément son parapluie et la portière, son portable sonne. Elle met une éternité à le trouver au fond de son sac. C'est Jeffrey, l'homme avec qui elle envisage de passer sa vie, et pourtant, la perspective d'une conversation avec lui l'épuise. Ce n'est pas normal. Quand enfin elle fait glisser son doigt sur l'écran pour répondre, la sonnerie s'est tue. Tant pis, elle le rappellera une fois rentrée à la maison.

Surtout qu'elle sait ce qu'il lui aurait proposé, et le temps qu'elle arrive chez elle, il sera trop tard. *Demande au taxi de t'emmener plutôt à l'aéroport, et j'enverrai un chauffeur te chercher de ce côté-ci.* Tout est tellement facile pour Jeffrey. Mais ce n'est pas fair-play de jouer ainsi avec sa culpabilité ; il sait comment elle passe ses soirées. Une fois, elle s'est laissé convaincre. Elle a appelé le centre et

prétexté une obligation professionnelle – pourquoi n’avoir pas tout simplement dit la vérité ? –, laissant Ana, l’infirmière philippine, apaiser sa conscience. *Ne vous inquiétez pas. Nous lui expliquerons. Elle ne s’en rendra même pas compte.* Elle est partie pour Londres, où Jeffrey s’est donné du mal pour la gâter : des huîtres, du champagne et des places qu’on s’arrachait, soi-disant, pour la première de la pièce dont tout le monde parlait. Pourtant elle n’a pas réussi à se détendre et elle a repris l’avion pour Dublin dès le samedi soir, sans profiter des billets. Elle avait mauvaise conscience, mais les faits étaient là : sa mère n’avait qu’elle.

Il pleut des cordes à présent. Le chauffeur a mis les essuie-glaces à la vitesse maximale.

« Vous pouvez me laisser à la grille », lui dit-elle alors qu’ils approchent de la maison de retraite.

Elle a cherché pendant des semaines, exploré toutes les pistes et recommandations prometteuses de collègues et accordé au moins deux visites à chaque centre avant de se décider pour celui-ci. C’est le meilleur pour les malades d’Alzheimer, et ils sont aux petits soins pour sa mère. Pourtant, elle en repart toujours avec un sentiment de déception, comme si d’une certaine façon le choix de cet établissement la rendait coupable de tout. Chaque soir, elle trouve sa mère installée dans un fauteuil, en train de regarder sans la voir la télévision fixée au mur, dont le son réglé au minimum émet un bruit de fond permanent. Pour sa propre sécurité, sa mère fait l’objet d’une lourde sédation depuis l’incident de l’ampoule : il semblerait qu’elle ait dévissé une ampoule qu’elle a écrasée dans sa main pour s’enduire le visage avec les éclats de verre, en essayant de les faire pénétrer *comme une crème hydratante*. Le soignant de garde a été

alerté par les cris d'une autre patiente. Heureusement, les coupures, superficielles, avaient bien cicatrisé.

« Vous êtes sûre ? demande le chauffeur de taxi.

— Certaine. »

Elle a besoin d'air.

Elle s'élançe en ouvrant le parapluie, mais se fait tremper quand même, à tel point que pendant une seconde elle est soulagée de se retrouver au sec à l'intérieur. Puis la soudaine chaleur la ramène d'un coup à la réalité du centre. Elle prévient Sheila de son arrivée, comme toujours, passe voir l'infirmière de garde pour avoir un compte rendu détaillé et prend le temps d'examiner les constantes de sa mère, quoiqu'elles varient rarement. Quand elle ne peut plus faire autrement, elle entre dans la chambre.

Sa mère ne la reconnaît pas ; elle ne s'aperçoit même pas qu'elle a de la visite, si bien qu'une fois la couverture lissée, il n'y a plus grand-chose à faire. Elle salue les visiteurs de May puis s'approche de la fenêtre pour regarder dehors. La famille de May engage volontiers la conversation, mais dans le silence qui suit les premiers échanges sur la météo, les jours qui raccourcissent ou les embouteillages, chacun se souvient de la raison de sa présence. Ce soir, tout le monde est d'accord pour dire qu'il fait un sale temps et que c'est une vraie pluie qui mouille. Après quoi elle se tourne vers sa mère et fait mine de lui remettre ses chaussons, tandis que la fille de May déplie un journal et commence à en lire des bouts à haute voix. *Elle aime bien suivre l'actualité*, lui ont-ils dit de nombreuses fois. May étant aussi médicamentée que sa mère, c'est peu probable. Mais après tout, comment savoir ? Personne ne sait vraiment ce dont May ou sa mère sont conscientes. Après un ou

deux articles, manifestement choisis pour leur contenu léger, les visiteurs de May s'en vont ; elle les entend dans le couloir, où ils restent à bavarder pendant une éternité.

Elle se lève pour partir à son tour. Au moment où elle atteint la porte, sa mère dit quelque chose, ce qui est un événement presque sans précédent. Elle marmonne, comme si elle se parlait à elle-même, mais n'en est pas moins audible. *Ça y est, tu repars courir dès qu'on a besoin de toi.* Et cela, venant de sa mère qui ne tient plus de propos cohérents depuis des décennies, d'abord à cause de l'alcool puis de la démence, sa mère qui ne connaît rien à la course et ignore évidemment tout du job à Londres. Personne n'est au courant, hormis le conseil d'administration et Jeffrey. La proposition officielle n'est même pas encore arrivée. Et elle n'a pas décidé de ce qu'elle ferait une fois qu'elle l'aurait reçue.

« Qu'est-ce que tu as dit, maman ? » C'est déloyal de sa part. Elle sait ce que sa mère a dit, et elle sait qu'il est inutile de lui demander de répéter. Elle a beau s'attarder quelques minutes de plus, sa mère, le regard de nouveau vide, s'est retranchée dans le monde impénétrable qu'elle habite d'ordinaire, et ne répète ni ne prononce plus le moindre mot. Quand enfin elle s'en va et passe discrètement devant le groupe compact de la famille de May, elle leur envie soudain le simple réconfort de leur nombre.

Dans les toilettes réservées aux visiteurs, elle sort de son sac Longchamp une tenue de course et un sac à dos enroulé, puis après avoir enfilé leggings, T-shirt, gilet réfléchissant et baskets, elle range soigneusement son tailleur et son chemisier dans le sac à dos, ainsi que ses

chaussures et le Longchamp. *Toute une organisation*, a commenté Jeffrey lorsqu'elle lui a raconté. Elle n'avait pas su interpréter le ton de sa phrase.

Elle a un livre, *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*, l'un des seuls qu'elle possède qui ne soit pas un manuel, auquel elle retourne sans cesse, comme à une bible. La course est pour elle ce qui se rapproche le plus d'une religion, le seul fil qui traverse toute sa vie d'adulte. Parfois, elle se dit que c'est ce qui lui permet de continuer. Lorsqu'elle glisse les lanières de son sac à dos sur ses épaules, elle a l'impression d'enfiler des ailes. Elle franchit les portes de la maison de retraite, rongéant son frein jusqu'à ce qu'elle ait dépassé le tournant dans l'allée, et là elle se met à courir.

Mais l'habituel sentiment d'apaisement ne vient pas, trop de choses y font obstacle. Les visiteurs de May avaient laissé le journal sur une chaise, avec en une la photo de la belle femme qui était décédée, peut-être parce que les médecins n'avaient pas eu le droit de l'aider ; c'était le sujet de leur réunion de l'après-midi, ce dont tout le monde discutait à l'hôpital : les mères, les sages-femmes, le personnel de sécurité, les visiteurs, ainsi que ses collègues. On en parlait aussi beaucoup au Royaume-Uni, d'après Jeffrey. Une mort aussi idiote, quelle hypocrisie, disent-ils, et ils sont bien placés pour le savoir, là-bas, puisqu'ils en assument les conséquences. Elle est gênée sur le plan professionnel, mais pas seulement. *N'est-ce pas scandaleux ?* a dit la fille de May en reposant le journal, et tous ont hoché la tête, impuissants. Elle ne se souvient plus si sa mère y a jeté un coup d'œil avant de marmonner. Parlait-elle de cela ? Elle tente de se persuader que ce n'est pas parce qu'elle sait que ça arrivera tôt ou tard dans son propre

hôpital qu'elle a postulé à ce nouvel emploi. Et elle tente de réprimer l'instinct qui lui souffle que ça serait justement le moment de rester. *Tu repars courir*. Partir courir, est-ce la même chose que partir en courant ? Bien sûr, ça fait longtemps que sa mère n'a plus toute sa tête, et son étrange petite remarque ne veut sûrement rien dire du tout. Ou alors complètement autre chose ; après tout, la fuite est un sujet qu'elles connaissent bien, toutes les deux.

Maryland, 2012

LE transat est proche de son point de bascule, mais je tends les genoux d'un millimètre supplémentaire, jusqu'à ce que je sois penchée pile au-dessus du vide entre le quai et le bateau. J'ai perfectionné cet art de la suspension entre terre et mer quand j'étais petite. Même si je suis aussi tombée plein de fois. Maxie me passe le gros joint qu'il vient de rouler, et je l'attrape avec précaution ; à cet angle, il suffit d'un rien, et l'eau en dessous est noire et huileuse. Je tire une taffe. C'est quoi le plan ? veut savoir Maxie, et je le vois jeter un coup d'œil à l'urne par terre à côté de moi alors qu'il me pose la question. J'examine le joint dans l'espoir qu'il m'offre une réponse quelconque, mais le bout se contente de se consumer et la cendre reste là en équilibre. Je repose les pieds du transat pile au moment où la cendre tombe. Je lui rends le joint.

« En fait, je n'ai pas vraiment de plan.

— Tu veux de l'aide avec... ?

— Tu as déjà fait beaucoup, tu sais, en venant avec moi au... et tout... »

Je n'ai pas le vocabulaire qu'il faut pour cette conversation, mais Maxie hoche la tête comme s'il comprenait quand même.

« Tu crois que ça lui plairait que je sorte le bateau dans la baie et que... enfin... que je disperse... ? »

Maman aimait aller en mer aussi souvent que possible. C'est aussi ce qu'elle faisait chaque fois qu'elle avait une réponse à trouver, un problème à résoudre. Ou quand on se disputait. *Viens, on le sort en mer*, disait-elle, parlant de notre désaccord autant que du bateau. À notre retour, on avait même oublié de quoi il s'agissait, parce que lorsqu'on navigue, on doit travailler main dans la main et qu'on est toujours trop occupé pour se disputer. Mais ça va au-delà de ça. En fait, on se sent tellement sans défense dans son petit bateau face à l'immensité de l'océan que tout le reste paraît dérisoire.

Maxie me répond par un haussement d'épaules. Je comprends pourquoi ma suggestion ne le branche pas des masses. Parce que maman prenait les choses comme elles venaient, sans en faire tout un plat. Elle n'a évidemment pas laissé d'instructions pour cette éventualité. Dans les films, les gens qui sont morts ont déjà choisi la musique et des poèmes. J'ai toujours trouvé ça bizarre, cette manie de vouloir tout contrôler, mais bon, qu'est-ce que j'en sais ? Si ça se trouve, moi aussi je ferai toutes ces conneries quand je serai vieille. En tout cas, ce n'était pas le genre de maman.

« Pas de famille ?

— Pas que je sache. »

Maxie n'insiste pas. C'est fréquent, chez ceux qui traînent dans le coin depuis longtemps : il y a des trucs qu'ils ne savent pas, ou bien ne veulent pas savoir, ou ne veulent pas qu'on sache. Ce qui revient au même. On ne se mêle pas des affaires des autres.

« Bon, comme ça c'est plus simple, finit-il par dire.

— Ouais, sûrement. »

On reste tous les deux silencieux pendant un moment. Ce qui est cool.

« OK, Ali Baba. » Il se met péniblement debout.
« Tu me fais signe si tu as besoin de quoi que ce soit.

— Je n'ai besoin de rien », dis-je à son dos alors qu'il remonte la cale en traînant les pieds.

C'est vrai. J'ai l'habitude d'être seule ici. Et à part la première nuit, où Maxie et Jess ont refusé de me laisser livrée à moi-même, j'ai dormi seule sur le bateau. Le truc, c'est de ne pas trop réfléchir, parce qu'on a beau réfléchir, on ne peut pas changer ce qui s'est passé. Et d'ailleurs, rien n'aurait pu l'empêcher, parce que maman n'aurait jamais voulu vivre ailleurs qu'ici. Ça rend les choses plus faciles.

N'empêche que ce matin, ça a été rude. Je ne m'y attendais pas ; je croyais que rien ne pourrait être pire que de la voir à la morgue, toute jaune et gonflée, impossible de la reconnaître, sauf que c'était bien elle. J'étais ressortie en courant et j'avais chialé pendant tout le trajet de retour à la marina, dans la voiture de Maxie. Mais ce matin, ça a été encore plus horrible. On n'était qu'une poignée dans la salle, qui n'était pas une église mais y ressemblait, avec de la musique douce et ces grands lys puants qu'elle détestait. Elle aurait ouvert toutes les fenêtres et laissé entrer l'air. J'ai pensé au cercueil et au fait qu'à l'instant même on la poussait dans un four pour l'incinérer. Et là, j'ai craqué. Maxie m'a fait sortir sur le parking, où on a traîné à côté de sa voiture en fumant de l'herbe jusqu'à ce que je réussisse à me calmer.

Maintenant, ça va mieux. Je peux gérer. Il faut juste que je décide quoi faire de ses cendres. Je me dis que je vais commencer par ranger l'urne dans la cabine et, au moment où je me lève du transat, je remarque la voiture qui se gare. C'est loin d'être une marina chic, et on n'y voit pas souvent ce genre de bagnole, longue, noire

et brillante. Le chauffeur a baissé sa vitre pour parler à Maxie. Vu que Max ne s'est pas arrêté plus de deux secondes, il n'a pas pu dire grand-chose, mais en repartant, il jette un coup d'œil dans ma direction, en une sorte d'avertissement. Il a sûrement mal compris : que pourrait me vouloir quelqu'un qui se balade dans une voiture pareille ?

Ils mettent un temps fou à sortir, et je comprends ensuite pourquoi. La vieille dame se déplace avec un déambulateur, et l'autre passager avec une canne. Le conducteur, qui semble plus vieux que Maxie – et Maxie a l'âge d'être mon grand-père –, les aide à avancer le long du trottoir puis sur le quai. Un dossier serré sous le bras, il s'empresse de l'un à l'autre, comme incapable de décider lequel des deux a le plus besoin d'assistance. C'est assez marrant, si bien que je reste là à les regarder, le vieux menant les ancêtres, tous trois portant des vêtements noirs et sûrement chers, beaucoup trop chauds pour le temps qu'il fait aujourd'hui.

Merde, les vêtements, c'était l'indice, mais je n'ai pas percuté. Je vais même jusqu'à sourire tandis qu'ils avancent vers moi ; Maxie avait raison, c'est moi qu'ils viennent voir. Dès que le plus jeune des vieux me repère, il se précipite, le bras tendu devant lui.

« Philip Goldman, de Goldman, Zimmerman et Boyce », annonce-t-il en s'approchant du bateau.

Je lui dis bonjour, mais j'ignore sa main tant qu'il ne m'a pas dit ce qu'il voulait.

« Nous... » Il vérifie la progression des vieillards ; ils sont au milieu du ponton. « Nous cherchons Mlle Alison Dougherty. C'est vous ? »

Je secoue la tête. Il n'a pas l'air de me croire.

« C'est bien le numéro 24, n'est-ce pas ? »

LA FUITE EN HÉRITAGE

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Cécile Arnaud

2012. Une gynécologue hésite à accepter un nouvel emploi à Londres qui lui permettrait d'échapper à l'atmosphère de plus en plus tendue qui règne dans l'hôpital dublinois où elle exerce.

Mais qui s'occuperait alors de sa mère qu'elle a été obligée de placer dans une maison de retraite ?

1982. Jasmine, seize ans, prend le bateau pour l'Angleterre et tente d'intégrer la troupe de danseuses d'une émission de télévision. Contrainte de rentrer à Dublin quelques mois plus tard, elle commence à pratiquer la boxe, un sport interdit aux filles dans l'Irlande des années 1980.

2012. Dans le Maryland, Ali, dont la mère vient de mourir, fugue avec un gang de bikers pour sortir des griffes de grands-parents dont elle ignorait jusque-là l'existence.

Dans ce deuxième roman polyphonique de Paula McGrath, une longue histoire de fuite et d'exil relie trois femmes qui aspirent à vivre selon leurs choix et se tendent la main au-delà des frontières et des générations.



La Fuite en héritage

Paula McGrath

Couverture : Photo : © Karina Vegas /
Arcangel Images

Cette édition électronique du livre
La Fuite en héritage de Paula McGrath
a été réalisée le 03 juillet 2019
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710383352 - Numéro d'édition : 314743).

Code Sodis : N88163 - ISBN : 9782710383376
Numéro d'édition : 314745.